

Raoul BOUDREAU

Richesse et diversité de la littérature franco-ontarienne et de sa critique

Perspectives sur la littérature franco-ontarienne est une édition revue et augmentée d'un ouvrage collectif publié en 2000 sous le titre, *La littérature franco-ontarienne. État des lieux*. On peut supposer que l'ouvrage a connu un certain succès pour justifier ainsi une réédition. Dans sa nouvelle présentation, l'ouvrage apparaît plus exclusivement comme un recueil d'articles de critique universitaire, alors que la première version comprenait des textes qui relevaient plutôt du témoignage d'écrivains. Son orientation est ainsi mieux ciblée, comme sont allégées l'introduction et les notices biobibliographiques, qu'on a rendues plus neutres et objectives. L'ajout d'un article sur l'institution littéraire et de deux articles sur le théâtre renforce l'ouvrage et le rend plus complet.

Pour le meilleur et pour le pire, la critique littéraire a très souvent recours, depuis quelques décennies, à l'ouvrage collectif, actes de colloque ou autres, pour traiter de diverses questions. Il est certes plus facile et plus rapide de travailler collectivement pour faire connaître, en particulier, des littératures qui souffrent d'un déficit de visibilité, comme les littératures francophones du Canada. Le recours à l'ouvrage collectif a cependant ses désavantages, dont le principal est généralement le manque d'unité. Cette multiplicité des points de vue semble avoir été reconnue d'emblée par les directeurs de cette publication qui lui ont donné un titre qui renvoie à une vision plus diversifiée qu'unitaire de la littérature franco-ontarienne. Ces « perspectives » varient beaucoup quant à leur envergure : certaines embrassent effectivement l'ensemble de la littérature franco-ontarienne et tentent d'en dégager des lignes de force générales, alors que d'autres s'attardent plutôt à quelques auteurs et ne visent pas à généraliser leurs conclusions à l'ensemble de cette littérature. Il va sans dire que les articles plus englobants semblent à la fois plus intéressants et plus instructifs pour quiconque cherche à s'initier à une littérature qu'il connaît peu. Mais il n'en demeure pas

moins que, dans son ensemble, le livre donnera une idée juste de « l'état des lieux » de cette littérature et que ses concepteurs ont réussi à en couvrir les principales dimensions.

Ainsi, sur les 14 articles du recueil, un présente une perspective générale, trois portent sur l'institution littéraire, dont un examine les rapports avec l'institution littéraire québécoise, deux portent sur la poésie, deux sur le théâtre; deux portent sur le discours critique, mais dans une perspective très différente : le premier s'intéresse exclusivement au discours universitaire, alors que le deuxième remet en question l'ensemble du discours critique. Chacun des autres articles porte sur le roman au féminin, sur la nouvelle, sur les écrivains migrants et sur le rapport à la langue. On aurait certes pu souhaiter que le roman occupe plus de place et, en particulier, un romancier aussi important que Daniel Poliquin. On peut déplorer que les deux articles sur la poésie ne fassent aucune place à des poètes comme Michel Thérien, Robert Dickson ou Patrice Desbiens, ce dernier étant heureusement récupéré par le texte de Louis Bélanger sur la critique. Sans être parfaitement équilibrée, la distribution des sujets dans le recueil est variée et elle permet, comme on l'a dit, de donner une idée générale de la situation de la littérature franco-ontarienne et des principales questions qui y sont débattues.

Dans l'ensemble de l'ouvrage, la question qui revient le plus souvent et, parfois, avec un agacement non dissimulé, est celle de l'opposition entre une littérature dominée par la perspective identitaire et une littérature vouée à la recherche esthétique ou formaliste. Divers auteurs déplorent que la littérature franco-ontarienne ait été trop souvent et trop longtemps attachée à la défense d'une identité collective et que ses qualités proprement esthétiques aient été négligées par la critique. Toutes les interventions vont dans le même sens et tous souhaitent l'abandon de pratiques littéraires « fortement liées à la question nationale, donc non spécifiques », comme le dit Pascale Casanova, pour accéder à une « autonomie proprement

littéraire »¹. Il n'est pas étonnant que cette question soit aussi prégnante et véritablement obsédante dans les discussions sur la littérature franco-ontarienne puisque c'est le propre des littératures émergentes d'osciller entre ces deux pôles. J'ai regretté que, dans les diverses occurrences de cette question, on considère trop exclusivement l'exemple de la littérature franco-ontarienne. Il me semble que l'agacement très sensible des auteurs à certaines occasions pourrait être réduit si on prenait un peu de recul pour constater que ce dilemme est général dans les petites littératures et qu'il ne peut être atténué par une simple action volontariste. Les littératures naissent en mettant de l'avant une identité nationale spécifique : c'est leur raison d'être. Les plus récentes, dominées par les grandes littératures hégémoniques, ne peuvent facilement se défaire de ce discours d'origine qui leur a permis d'exister, car exigües dans tous les sens, elles n'ont pas les moyens de se faire entendre. La recherche esthétique, la fabrication de la modernité et de l'avant-garde sont des prérogatives jalousement gardées par les grandes littératures qui ne peuvent être grandes qu'à condition qu'il y en ait des petites, injustement réservées au régional, au national, au communautaire. Je crois que si on avait tenté de situer cette question dans une perspective beaucoup plus large et générale, cela lui aurait donné un tout autre éclairage qui aurait permis d'en analyser plus froidement les causes et les effets, au lieu de traiter ce phénomène comme une tare spécifique.

Le deuxième point sur lequel l'ouvrage n'évite pas une certaine confusion, est la question du rapport entre le social et le textuel. La tendance de la plupart des auteurs est d'opposer irréductiblement les deux en exigeant d'opter pour l'un ou pour l'autre. Or, il me semble qu'il aurait mieux valu suivre la directive d'Élisabeth Laserre, qui aborde cette question sous l'angle de la « sociativité », en montrant de manière exemplaire qu'un texte ne peut pas se couper de son contexte et que, même pour les œuvres de « faible sociativité », les formes trahissent le contexte de production de l'œuvre. Qu'il le veuille ou non, l'écrivain affiche son identité par la manière dont il choisit de

¹ Pascale Casanova, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Seuil, coll. « Philosophie générale », 1999, p. 265.

raconter, par la langue, par le genre, par la situation narrative qu'il met en scène. Dans certaines discussions qui surviennent dans l'ouvrage, par exemple sur l'importance du genre poétique en Ontario français, ces considérations ne sont pas suffisamment prises en compte et tendent à donner une vision trop étroite de la situation. Les genres privilégiés dans les petites littératures et les transformations qu'on y apporte sont étroitement liés au besoin de différenciation par rapport aux pratiques des littératures dominantes : le reconnaître, c'est tenir compte du contexte de production.

Le flottement entre ces deux positions apparaît clairement dans la problématique du colloque organisé par Lucie Hotte et François Ouellet, « La littérature franco-ontarienne : enjeux esthétiques », citée par quelques auteurs de l'ouvrage. Les organisateurs du colloque affirment d'abord que leur objectif est « d'évacuer toute référence à la dimension identitaire dans laquelle les œuvres ont été produites » pour « faire accéder la littérature franco-ontarienne au rang des discours du savoir ». Mais ils se corrigent aussitôt et cette rupture radicale fait place à un rapport : « [...] il s'agissait pour nous de relier la problématique identitaire à l'enjeu esthétique dont elle participait. »

L'article d'Élisabeth Laserre est une excellente introduction à l'ensemble de l'ouvrage, tant par les thèmes abordés, qui sont effectivement ceux qui ressortent de l'ensemble, que par la clarté et la solidité théoriques de son commentaire où l'on reconnaît l'adepte des théories pragmatiques et énonciatives et de l'analyse du discours, qui ont, me semble-t-il, beaucoup à apporter à l'étude de nos petites littératures, notamment pour sortir de cette pseudo-opposition entre identité et esthétique. Un des points soulevés dans ce premier article est celui des écrivains de souche ou migrants et, à la lecture de l'ouvrage, j'y ai reconnu aussi une caractéristique marquante de la littérature franco-ontarienne. Cette cohabitation ne semble pas toujours harmonieuse puisque Laserre parle de soupçon, de rejet et de réalité conflictuelle, situation que l'ouvrage reflète d'ailleurs, sinon de manière explicite, du moins dans les choix des écrivains commentés dans certains articles. Laserre montre bien les différences entre les deux groupes qui peuvent expliquer les tensions. Cependant, la littérature franco-ontarienne peut aussi tirer avantage de

cette critique interne, confrontation qui peut être « source de renouvellement » et d'ouverture.

Le texte de Jacqueline Beaugé-Rosier porte spécifiquement sur cette question, qu'elle choisit d'aborder de manière plus tangente et en prenant une certaine altitude. Il en résulte une étude remarquable de cette grammaire de la différence tirée de l'écriture migrante. Il est difficile, pour un tel article, de ne pas puiser dans les idées générales sur l'ouverture et la diversité; en revanche, l'auteure ne renonce pas à poser de vraies questions et à faire état de l'invisibilité de l'écrivain migrant. Je crains cependant que la tonalité tout à fait métaphysique et abstraite de son discours ne réduise l'impact de ses interrogations. Est-ce un signe que le sujet est encore tabou et qu'il est préférable de l'enrober du métalangage théorique?

La part la plus importante de cet ouvrage dirigé par Hédi Bouraoui et Ali Reguigui porte sur l'institution littéraire : en plus des articles de Yergeau, Hotte et Melançon, qui y sont directement consacrés, celui de Beddows porte sur l'institution théâtrale et les textes de Paré, Bélanger, Laflamme et Mainville, et même celui de Tessier, débattent de questions qui y sont rattachées.

Robert Yergeau fait preuve d'audace et de courage en abordant la question des rapports entre l'institution littéraire franco-ontarienne et l'institution littéraire québécoise par le biais d'une étude de réception critique comparée. Il adopte un ton direct et quelque peu polémique qui détonne fort heureusement par rapport aux discours universitaires, souvent trop polis pour être honnêtes. Yergeau dévoile la complexité des rapports entre les deux institutions littéraires mentionnées en montrant la circulation des agents de l'une à l'autre, mais toujours sous le contrôle de l'institution qui détient les moyens de diffusion, qui choisit les porte-parole légitimes et qui découpe les frontières à sa guise. Il affirme sans ambages que « l'hégémonie québécoise sur la littérature canadienne-française persiste », et il en montre quelques-unes des ramifications. Son étude comparée de la réception critique est tout à fait probante dans le premier cas, celui de *French Town* de Michel Ouellette. Les points de vue sont si opposés qu'ils révèlent comment

la malléabilité de l'œuvre peut servir les partis pris et les intérêts de chacun : la critique nous en dit parfois plus sur celui qui l'écrit ou sur le lieu dont il parle que sur l'ouvrage critiqué. Dans le second cas, il assume pleinement l'exiguïté de l'institution dont il est partie prenante en étudiant la réception critique d'un ouvrage dont il est l'éditeur et en soulignant que le commentaire particulièrement ironique d'un critique/auteur québécois lui est personnellement adressé en raison de ses rapports tendus avec cet individu! Néanmoins, la tempête soulevée par la publication sous pseudonyme de *Les Franco-Ontariens et les cure-dents* a montré que la question identitaire et l'autocritique sont des domaines extrêmement sensibles dans les petites communautés incertaines de leur propre existence. Dans son ensemble, l'article fait bien ressortir les conditions particulières de réception et donc d'écriture dans les petites littératures.

Chacune à leur manière, Lucie Hotte et Johanne Melançon contribuent à faire le portrait général de l'institution littéraire franco-ontarienne. La première s'arrête sur la fonction normative, régulatrice, prescriptive de l'institution en ayant bien pris soin de distinguer l'institution comme ensemble d'appareils idéologiques (éditeurs, critique, universités, etc.) et l'institution comme système de valeurs qui conditionne la production et la réception de la littérature. Elle montre comment les choix institutionnels peuvent varier dans les milieux minoritaires par rapport aux milieux majoritaires et, à partir de ce constat, réexamine la question des choix génériques en Ontario français en faisant toute la place aux nombreux paramètres qui l'informent. Elle souligne le potentiel d'innovation et donc de transformation générique des petites littératures condamnées à innover pour exister. En somme, l'institution littéraire peut être squelettique dans les petites littératures, mais elle n'en est pas moins extrêmement complexe, car les œuvres doivent souvent répondre à des normes superposées provenant des divers cercles institutionnels (franco-ontarien, québécois, français de France) auxquels elles doivent répondre.

Johanne Melançon, pour sa part, tente de mesurer le parcours accompli par l'institution littéraire franco-ontarienne en posant un certain nombre de questions très pertinentes, notamment sur ses frontières temporelles. Elle résume avec beaucoup de précision les

différentes positions sur cette question. J'aurais aimé cependant qu'elle souligne que cette question se pose dans toutes les littératures émergentes et que la fixation des origines d'une littérature relève d'un parti pris stratégique visant à l'acquisition d'un maximum de prestige. On sait que les grandes littératures tirent l'essentiel de leur prestige de leur ancienneté : de ce point de vue, René Dionne, qui veut faire remonter les origines de la littérature franco-ontarienne à la Nouvelle-France, se montre beaucoup plus conscient des enjeux liés à cette origine que les tenants d'une naissance de cette littérature au XX^e siècle. Paradoxalement, les grandes littératures tirent de leur longue tradition le droit de définir la modernité. Il ne faut jamais perdre de vue qu'il ne s'agit pas ici de saisir une réalité qui existerait en dehors du discours qui la constitue, mais bien de construire par le discours cette réalité. La constitution d'une institution littéraire est donc en grande partie le résultat d'effets de discours par ceux-là même qui en font partie et qui ont tout intérêt à l'imposer.

L'article de Johanne Melançon fait un tour d'horizon très complet des nombreuses réalisations qui sont à mettre au tableau de l'institution littéraire franco-ontarienne et celles-ci témoignent certes d'une consolidation remarquable. Cependant, l'existence de colloques, anthologies ou dictionnaires ne peut être en elle-même la preuve de la solidité d'une littérature, car on sait très bien qu'il s'agit là d'entreprises volontaristes qui ont justement en bonne partie pour but de montrer l'existence de cette littérature. Il n'est pas nécessaire de revenir sur les fins opposées des anthologies dans les grandes littératures (rassembler des auteurs consacrés) et dans les petites littératures (faire connaître des auteurs inconnus). Cependant, une approche plus constructiviste de l'évolution de l'institution littéraire en Ontario français aurait permis de mettre quelque peu à distance la fonction de « défense et illustration » que remplissent peu ou prou tous les commentateurs de littératures en manque de visibilité.

L'article est aussi révélateur d'un certain flottement autour de la notion d'*autonomie* dans les petites littératures. L'auteur commence par affirmer qu'en 1973, avec la fondation des éditions Prise de parole, l'institution littéraire franco-ontarienne était désormais devenue

autonome. Dans la suite de l'article, cependant, on alterne entre *autonomie* et *autonomisation*, pour, vers la fin, parler d'une institution littéraire en voie d'autonomisation. On doit donc se référer à des sens différents d'autonomie, qu'il aurait été bon de préciser puisque ceux-ci sont nombreux et ambigus. Ainsi, Jean-Marie Klinkenberg, dans une conférence prononcée à Moncton en 2003, affirmait que « la littérature québécoise, de toutes les littératures francophones, est celle qui est le plus avancée sur la voie de l'autonomisation ». De cette affirmation, il faut déduire, que cette littérature n'est pas encore autonome. Que faut-il penser alors des autres littératures francophones du Canada?

L'article de Louis Bélanger qui, à l'instar de Robert Yergeau, ne mâche pas ses mots, a particulièrement attiré mon attention. Si on aurait pu souhaiter un peu plus de distance critique chez certains des auteurs de l'ouvrage, le texte de Bélanger corrige à l'extrême cette lacune en remettant radicalement en cause l'ensemble du discours critique, qu'il présente comme une construction sociale, comme un véhicule de fictions sociales. La thèse est intéressante par son caractère décapant et la démonstration — qui s'appuie sur la réception critique de Patrice Desbiens — est convaincante. Le problème avec ce genre de déconstruction, qui remet bien sûr en cause tout ce que l'on vient de lire dans le reste de l'ouvrage, c'est qu'elle peut toujours être retournée contre celui qui la mène. Dans son article, il me semble que L. Bélanger fait un peu trop confiance à une définition de la littérature canonique proposée par L. Hesbois, définition qui est, elle aussi, le produit d'une construction sociale et qu'on ne saurait employer comme norme pour l'opposer à cette autre vision de la littérature, produit de la croyance. L'auteur de l'article ne nous donne pas non plus de raisons de penser que son propre discours critique se situerait en marge de toute fiction idéologique : Derrida a insisté sur la nécessité de déconstruire la déconstruction... Néanmoins, malgré ces quelques réserves qui n'en sont pas, l'approche de Louis Bélanger est non seulement salutaire, mais indispensable pour relativiser un discours critique tellement lié à son objet qu'il finit par s'y substituer.

Les articles portant sur les genres — poésie, roman, nouvelle — posaient certes un défi de taille, car il n'est pas facile de donner une idée

d'ensemble d'autant de publications très diverses. François Ouellet a choisi de se limiter à un aspect du roman et il propose sur le roman réflexif au féminin une étude fort pertinente qui débouche, comme dans de nombreux autres articles de l'ouvrage, sur la question de l'opposition entre le roman de l'identitaire collectif et le roman de l'écriture. Les thèses de Pascale Casanova sur le passage du politique au littéraire n'auront décidément jamais été aussi bien illustrées qu'en littérature franco-ontarienne. Michel Lord présente une synthèse très solide de la nouvelle en Ontario français, qui lui donne l'occasion d'établir une catégorisation originale à la fois des écrivains et des styles. Il conclut sur l'hétérogénéité, la diversité et l'universalité de la nouvelle. Dans son article sur la poésie, Lélia Young insiste sur le voyage, l'ouverture, la diversité et le dépassement des frontières du territoire. Cependant, il n'est jamais facile d'établir des liens entre des œuvres aussi diverses et de donner une idée d'une œuvre poétique en se limitant à quelques brèves citations. L'autre texte sur la poésie rassemble des portraits déjà présentés dans une autre publication et la transplantation ne se fait pas sans laisser de trace. L'auteur ne répugne pas à citer des détails de la vie personnelle des poètes; le ton est celui de la complicité, sinon de la complaisance et la critique se fait aussi rare que l'éloge est abondant. Malgré ce parti pris, qui détonne avec le reste de l'ouvrage, empreint de l'apparente objectivité du discours universitaire, le texte donne une foule de renseignements précis sur les poètes retenus.

Comme à son habitude, François Paré nous livre un texte de très grande qualité qui retrace le rôle de l'université dans le développement de la littérature franco-ontarienne. D'abord hésitante, l'université a eu pour fonction de normaliser le corpus de la littérature franco-ontarienne. Paré note aussi le passage d'un discours critique nourri de la perspective identitaire à un autre, répondant à des critères plus esthétiques et il unit sa voix à tous ceux qui réclament une prise en compte plus globale du texte littéraire, qui ne le réduise pas à son aspect politique.

Jules Tessier aborde la question centrale de la langue d'écriture dans la littérature franco-ontarienne en s'appuyant sur des textes de Jean Marc Dalpé et de Louise Fiset. Cette question me paraît tellement importante

que l'ouvrage eût été incomplet si elle n'y avait trouvé sa place. La présence d'éléments exogènes dans la langue des écrivains des littératures marginales me paraît plutôt la norme que l'exception, ne serait-ce que par l'obligation à laquelle est confronté tout écrivain, qui est de créer sa langue dans la langue. Comme le genre ou les procédés narratifs, la langue n'est jamais un acquis définitivement établi que l'écrivain n'aurait qu'à emprunter : au contraire, le fait de simplement s'en servir modifie l'idée que l'on se fait de la langue littéraire pour une littérature donnée. Jules Tessier a le mérite de montrer la complexité des enjeux qui déterminent les choix linguistiques et de produire un texte d'une précision exemplaire sur la question.

Les deux textes qui ferment le recueil et qui sont des ajouts par rapport à la première édition sont du plus haut intérêt. Celui de Joël Beddows propose une analyse d'une très grande finesse des rapports entre l'institution théâtrale franco-ontarienne et son pendant québécois. J'ai particulièrement apprécié le fait qu'il ait tenté des comparaisons avec le théâtre en Abitibi-Témiscamingue et avec les rapports entre la Belgique et la France. Il me semble que tous les articles auraient bénéficié de cette mise en contexte plus large qui permet de relativiser les caractéristiques dégagées de l'étude d'une littérature.

L'enquête sociologique menée par Simon Laflamme et Sylvie Mainville me semble exemplaire à tous les points de vue. La mise en contexte théorique est tout à fait utile et éclairante. Elle introduit à une étude qui constitue à ma connaissance une première dans les littératures francophones du Canada en dehors du Québec. Cette étude est remarquable par la manière dont elle est menée, mais aussi par la complexité des résultats auxquels elle aboutit et qui défont plusieurs idées reçues par rapport aux consommateurs des produits culturels. Il est à souhaiter que des études semblables soient effectuées sur le lectorat des littératures aussi bien franco-ontarienne qu'acadienne ou de l'Ouest. À la fin de son article, Johanne Melançon note que nous ne savons à peu près rien des lecteurs, sur lesquels nous n'avons que des questions sans réponse.

Comme on le voit, cet ouvrage a suscité chez moi de nombreuses réflexions et bien plus encore que celles qui apparaissent ici. Dans ce sens, son objectif le plus important est atteint car il serait illusoire de penser qu'il visait à fixer de manière définitive les traits d'une littérature en constante évolution, tout comme le discours critique qui lui est associé. Il faudra sûrement refaire cet ouvrage dans dix ans et on pourra à ce moment-là le concevoir dans une plus grande unité, comme un texte unique réalisé à plusieurs auteurs. Il est encore plus difficile de juger si l'ouvrage permettra à la littérature franco-ontarienne de transcender les frontières nationales et internationales comme le souhaitent les directeurs de la publication dans leur introduction. L'important, à mon avis, c'est qu'il permette aux Franco-Ontariens de mieux se connaître par leur littérature et de réaliser que même en écrivant des livres qui ne parlent pas au premier degré de l'Ontario français, ils expriment aussi leur identité.

Référence : Ali Reguigui et Hédi Bouraoui, *Perspectives sur la littérature franco-ontarienne*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Agora », 2007, 468 p.